

Un point rouge dans la nuit

Avec Carlos Aires, Irma Álvarez-Laviada, Nicolás Combarro, Julie Kieffer, Sonia Navarro, Belén Rodríguez, Anna Safiatou Touré, Oriol Vilanova

Commissariat Émilie Flory

Cette exposition, qui rassemble le travail d'un noyau d'artistes espagnols¹, nous parle de l'autre, de l'adelphe humain qui vit ou survit, transmet son savoir, ses rites, ses cultes, c'est aussi celui qui passe la frontière au péril de sa vie, comme toujours depuis des siècles, celui qui peuple le monde, qui nous enrichit. Les artistes invités pour cette exposition pensent leur monde, s'engagent, pointent ce qui dysfonctionne, parlent des passés colonisateurs, des dictatures, évoquent les communautés oubliées, déterrent ce que l'histoire veut ensabler. Ils montrent ce que l'on ne voit plus, ce que l'on doit apprendre à regarder, à conserver... Les œuvres peuvent être lues du point de vue du politique, du social, de l'humanité, des actes qu'il reste à faire et de ce à quoi il ne faut pas renoncer.

Il est question de frontières, de racines, d'histoires et de révoltes, d'extraordinaire aussi. J'ai souhaité que d'autres nationalités gravitent autour des artistes espagnols invités initialement, parce qu'avant la pandémie mondiale et la guerre en Ukraine nous avions presque oublié la violence d'une frontière qui se referme.

J'emprunte le titre à Bertrand Belin², ce point rouge dans la nuit est la lueur d'une présence dans le noir, la certitude qu'il y a quelqu'une ou quelqu'un au loin, c'est peut-être un ours, un mirage, un miracle. Ce sont les artistes, les amis, les penseurs, les créateurs, ceux qui sont nécessaires, qui ouvrent les esprits. Ce point rouge dans la nuit, c'est aussi l'espoir et l'envie qui reviennent.

Émilie Flory
Paris, juin 2022



Belén Rodríguez, travail préparatoire pour *Karman's Line*, 2021

¹ Scène que j'ai pu découvrir lors de la résidence de recherches curatoriales INTERSECTION en 2017. Initiée par le CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux, l'Acción cultural española et La Casa Encendida, en partenariat avec La Casa de Velázquez et l'institut français à Madrid.

² Bertrand Belin, *De corps et d'esprit*, in *Persona*, 2019, Cinq 7, Wargram Music.

Émilie Flory, commissaire de l'exposition

Émilie Flory est critique d'art et commissaire d'exposition, membre d'AICA France (association internationale des critiques d'art) et de C-E-A (association nationale des commissaires associés). Diplômée en ingénierie culturelle, elle est directrice du centre d'art contemporain image/imatge à Orthez jusqu'à fin 2015, et en assure la direction artistique jusqu'en février 2016. Après une année bénévole à San Francisco Camerawork, elle se consacre à des projets curatoriaux en freelance, en France et à l'étranger.

À l'été 2017, elle est lauréate de la résidence de recherche curatoriale INTERSECTIONS à Madrid, dont découleront différents projets en France et en Espagne entre 2018 et 2023. En 2022, le Centre d'art et de photographie de Lectoure lui confie le commissariat de son festival d'été et elle est l'invitée de l'association suisse Aparté pour choisir le lauréat du Concours Picker 2023. Elle collabore régulièrement avec des partenaires publics et privés (CNAP, Fracs, centres d'art, musées, galeries, fondations, collectionneurs).

Émilie Flory développe une réflexion sur les images contemporaines notamment à travers les multiples formes de réappropriations que déploient les artistes aujourd'hui. Dans ses expositions collectives récentes, elle pose la question des racines et des déplacements migratoires, des territoires de conflits, du travail, du cinéma et des notions de décor et de fiction ou encore de la culture underground et des engagements.

Un point rouge dans la nuit Entrée & salle 1



Yo espeso los colores, 2022 © Belén Rodríguez

Belén Rodríguez

Belén Rodríguez est née en 1981 à Valladolid (Espagne), elle vit et travaille dans un village en Cantabrie. Elle est titulaire d'un double master des Beaux-arts. En Autriche, elle étudie aux côtés de l'artiste peintre Heimo Zobernig.

Son travail questionne la place de l'art dans notre monde et ses différentes approches plastiques. Avec des installations qui déploient dans l'espace de grands drapés colorés, elle déconstruit la peinture en décollant l'œuvre du mur, repense la préparation de la toile et contextualise sa création au sein de l'espace qui l'entoure. Sa pratique de la couleur invite la nature dans l'espace d'exposition et ancre son travail dans une relation étroite à l'artisanat. Son inspiration vient des lieux qu'elle traverse — naturels ou urbains — dont elle capte, enregistre et analyse les détails et les flux pour les restituer ensuite dans ses installations.

Yo espeso los colores, 2022

Popeline de coton, blanchie et teintée avec des colorants écologiques, 340 x 600 cm, prêt Belén Rodríguez et galería Alarcón Criado, Séville

Cette œuvre dont le titre se traduit en français par *J'épaissis les couleurs* ouvre l'exposition, amène le visiteur à réfléchir, suscite la curiosité sur ce qui se passe derrière cette masse colorée. Un rideau comme une frontière, comme une protection, un mur de couleur mouvant, un passage, une surprise aussi. Théâtre d'actions, de retrouvailles, symbole de fictions et de chimères, que va-t-on voir devant et derrière ?

Irma Álvarez-Laviada

Irma Álvarez-Laviada est née en 1978 à Gijón (Espagne). Elle est diplômée des Beaux-arts de l'université de Vigo, elle vit et travaille à Madrid. Ses œuvres ont été exposées en Espagne et dans le reste de l'Europe, ainsi qu'à Séoul, aux États-Unis, à Porto Rico et au Mexique. En 2018, elle est lauréate d'une résidence à la Cité des arts à Paris.

Irma Álvarez-Laviada s'intéresse à la peinture, considérée de façon très large, et à la manière dont nous vivons notre relation, notre expérience et notre compréhension de l'art. Son travail récent se concentre sur la matérialité de la peinture, et plus particulièrement sur le vide laissé par les œuvres une fois qu'elles ont quitté l'espace de l'atelier. Pour l'artiste, ce vide n'est pas une absence ; mais plutôt une source d'inspiration et une opportunité qui permettent l'émergence de nouvelles configurations où des possibilités apparaissent et laissent la place à de nouvelles créations.

S.T, 2019

Diptyque, impression numérique et stylo marqueur sur papier coton, 2 x (42 x 29,7 cm)

S.T (Lo necesario y lo posible IV), 2019

Tryptique, mousse composite, MDF, verre musée, 3 x (200 x 100 cm)

Circunstancias materiales, 2019

Ensemble de 8 encres pigmentaires sur papier coton, dimensions variables

Prêts Irma Álvarez-Laviada et galería Luis Adelantado, Valence

Les œuvres regroupées sous le sous-titre *Lo necesario y lo posible* [Ce qui est nécessaire et ce qui est possible] tournent autour des états transitoires des œuvres, de la nature accessoire des matériaux, et de la négation de l'image comme état constitutif de l'œuvre.

Dans ses œuvres l'artiste s'intéresse à la plasticité des matériaux de construction et d'emballage, ceux retrouvés dans son atelier, à leur état de transit – que reste-t-il quand l'œuvre quitte l'atelier ? – et à l'aspect intermédiaire du processus créatif. Les œuvres présentées dans l'exposition peuvent être lues dans leur filiation à l'art abstrait et l'art minimal, au geste constructiviste, mais aussi en regardant ce qu'elles portent – subtilement – de politique et de revendication, une vision sur la société, sur la construction du monde occidental auto-centré, sur l'utilisation de matériaux. Les matériaux avec lesquels l'artiste travaille sont presque exclusivement utilisés dans le BTP et l'architecture d'intérieur dans les pays occidentaux, ils sont par conséquent reconnaissables en tant que tels uniquement par et pour ceux auxquels ils s'adressent, jouant un rôle excluant pour le reste du monde.



Circunstancias materiales, 2019, vue générale, Ana Mas Projects, Barcelone © Irma Álvarez-Laviada

Sonia Navarro

Sonia Navarro est née à Puerto Lumbreras (Espagne) en 1975. Elle vit et travaille à Madrid. Elle obtient une licence aux Beaux-arts et une maîtrise en photographie après avoir été formée à la couture et la confection vestimentaire par ses grands-mères.

Ses œuvres sont des variations de patrons de couture dans lesquelles s'entremêlent différentes méthodes d'assemblage et des matériaux variés (tissus, photographie). Ses collages, dont le volume apporté par les tissus utilisés peuvent s'approcher de sculptures, nous rappellent que les motifs bidimensionnels du textile sont destinés à être projetés dans l'espace pour des corps qui sont toujours tridimensionnels. Depuis plus d'une décennie, et à travers différents moyens d'expression tels que la sculpture, l'installation, la photographie et le dessin, Sonia Navarro crée des œuvres qui interrogent et dénoncent les mécanismes du pouvoir et de ses institutions qui ont contribué à l'établissement d'une hiérarchie entre les sexes, à lier les femmes au travail domestique, à limiter leur possibilité de se déplacer... Elle se positionne ainsi aux côtés de celles qui portent la lutte des femmes contre les conventions sociales établies.

Las Derivas, 2016 / Entrée

Photographie imprimée sur toile et cousue, 70 x 90 cm

Taza de aceite, 2015 / Salle 1

Série *Un día cualquiera*, photographie imprimée sur toile et cousue, 110 x 200 cm

Habitar la huella 12, 2016 / Salle 2

Photographie imprimée sur toile et cousue, 38,5 x 48,5 cm

Sistema de Riego, 2016 / Salle 2

Photographie imprimée sur toile et cousue, 120 x 70 cm

Prêts Sonia Navarro

Les photographies utilisées dans l'ensemble de ses œuvres représentent des espaces traversés quotidiennement par la population de Madrid où l'artiste vit et de la ville de Murcie dont elle et sa famille sont originaires.

Il existe un dialogue entre les gestes de la couture et de la broderie, qui sont plutôt d'ordre privé, et ce que les photographies montrent de la vie publique et de l'histoire d'une ville. La couture est depuis toujours un moyen de revendication et d'expression pour les femmes, en ville ou dans les villages reculés, une façon de dire "nous sommes là".

Le fait de coudre les photographies peut être considéré comme un acte violent car, auparavant, les photographies étaient rares et vues comme quelque chose de précieux. C'est aussi un geste qui rassemble. La couture et la broderie sont l'insigne du travail domestique, traditionnellement réservé aux femmes, où le mouvement est restreint et où il y a un chemin dans le motif. Coudre et broder sont des savoir-faire transmis de génération en génération de façon orale, de mères en filles, souvent par des femmes qui n'ont pas eu la possibilité de poursuivre leurs études. Aujourd'hui, dans une pratique contemporaine de l'art, de nombreuses artistes à travers le monde utilisent le tissu, la couture et la broderie comme médium, un geste de revendication sociale, sociétale, et politique.



Las Derivas, 2016 © Sonia Navarro

Carlos Aires

Carlos Aires est né en 1974 à Ronda (Espagne). Il vit et travaille à Madrid. Il se forme aux Beaux-Arts de Grenade ainsi qu'en Hollande, en Belgique et dans l'Ohio aux États-Unis.

Son travail s'appuie autant sur la photographie, la sculpture, la vidéo et l'installation pour créer des œuvres à l'esthétique souvent ludique et festive d'un premier abord et révèlent ensuite un contenu critique et politique. Ses créations fonctionnent comme un jeu sur ce que l'on peut voir, ne pas voir et ce qui est suggéré. Carlos Aires considère que derrière chaque histoire officielle se trouve une autre vérité qu'il convient de rechercher et de dévoiler. Il utilise des icônes du répertoire de l'art espagnol traditionnel telles que les toreros et les nains, ainsi que des images de personnages historiques et contemporains et des images anonymes issues des médias. Il a régulièrement recours à des textes et des références musicales, cinématographiques et publicitaires issues de la culture populaire qui lui servent à lier poésie, beauté et dénonciation. Il critique les dérives du totalitarisme sous toutes ses formes, qu'il s'agisse du franquisme, du travail à la chaîne ou bien encore de la religion.

Bon Appetit III (Red), 2021

Assiettes en porcelaine vitrifiée, forex, aimants, 160 x 200 x 13 cm, prêt Carlos Aires et Sabrina Amrani Gallery, Madrid

Parmi les objets domestiques, ceux des arts de la table ont une dimension viscérale parce qu'ils sont liés à la nourriture. Les différentes cultures qui les ont collectionnés au fil du temps, ont imprimé sur ces objets les marques de leur utilisation et de leur usure, comme autant de petits réservoirs d'histoires insoupçonnées sur l'être humain. *Bon Appetit III (Red)* est une installation qui rassemble, sur des assiettes, une iconographie variée et riche en symboles. Ces portraits sont extraits d'images de billets de banque de différents pays, de gravures médiévales, de vieux livres d'anatomie et des premières collections de vaisselle espagnole.



Bon Appetit III (Red), 2021 © Carlos Aires, courtesy Sabrina Amrani Gallery

Salle 2

Carlos Aires

Ne me quitte pas, 2019

Billet de banque du Congo, papier photo d'archive en coton, punaises dorées, feuille d'or couvrant l'encadrement en bois, 141,5 x 121,5 x 9 cm, prêt Carlos Aires

Ne me quitte pas a pour figure l'icône Ibeyí ou Ibeji – divinité africaine qui symbolise l'harmonie du cosmos – extraite d'un billet belge de 10 francs. Associée aux paroles de Jacques Brel, cette œuvre évoque évidemment les conflits liés au post-colonialisme.

Love Is In The Air, 2019

Billet de banque du Koweït, papier photo d'archive en coton, punaises dorées, feuille d'or couvrant l'encadrement en bois, 131,5 x 111,5 x 6 cm, prêt Carlos Aires et Sabrina Amrani Gallery, Madrid

Love Is In The Air utilise l'image d'un billet de banque qui commémore la libération de l'État du Koweït, associée aux paroles du tube de John Paul Young. Dans cette œuvre l'artiste souhaite attirer l'attention sur les contradictions des guerres et plus particulièrement sur celles de la première guerre du Golfe.



Ne me quitte pas, 2019 © Carlos Aires

Ces deux œuvres appartiennent à la série *Love Songs for Times of Crisis* [Chansons d'amour en temps de crise], une réflexion sur le déclin des identités nationales. À partir d'images extraites de billets de banque retravaillées pour obtenir deux couches qui se superposent, comme un trompe-l'œil, l'artiste appose des paroles de chansons populaires. Ainsi, les icônes colorées et encadrées d'or cachent leur propre négatif : un monde trouble et terrible dans lequel le pouvoir et l'argent subvertissent le véritable sens de la vie.

Anna Safiatou Touré

Anna Safiatou Touré est née à Bamako (Mali) en 1996, elle vit et travaille à Bruxelles. Elle obtient son DNA en 2018 aux Beaux-arts de Nantes et est diplômée en 2022 en photographie à l'ENSAV La Cambre, Bruxelles. Elle obtient la même année le prix Médiatine qui récompense les jeunes créateurs.

Anna Safiatou Touré quitte très jeune le Mali pour la France et en a donc peu de souvenirs. Ce déracinement crée chez l'artiste une frustration et allume un désir vif de comprendre la migration, les relations qui se tissent entre ses deux cultures, et celles qui existent entre colonisés et colonisateurs d'hier et d'aujourd'hui. Ce travail l'amène également à observer et à décoder l'exotisme qu'évoque encore aujourd'hui l'Afrique noire dans l'imaginaire collectif. Comblant des espaces vides, suspendus, sans réponse, est au cœur de sa pratique artistique. Elle crée ses propres preuves, fait des recherches dans les stigmates de la Belgique contemporaine, dans ses propres souvenirs des échanges avec son père, imagine, fictionnalise et matérialise ces manques pour faire entendre l'histoire. Il s'agit dans la plupart de ses œuvres de conceptualiser l'absence en lui donnant corps, de réécrire des histoires, d'inventer des langages, des paysages et des généalogies qui font écho à une certaine poésie du vide.



Herbier du Département congolais des Serres royales de Laeken, 2020-2022
© Anna Safiatou Touré

Herbier du Département congolais des Serres royales de Laeken, 2020-2022

Ensemble de 8 tirages, photographie numérique couleur sur papier vélin avec encadrement, 30 x 40 cm, version française, prêt Anna Safiatou Touré, coproduction ENSV La Cambre, Bruxelles

En 1873, l'architecte Alphonse Balat conçoit pour le Roi Léopold II un complexe de serres qui complète le Château de Laeken. Réalisé en style classique, le complexe revêt l'apparence d'une ville de verre implantée dans un paysage vallonné. Léopold II de Belgique est le deuxième roi des Belges, son règne de 42 ans est marqué par son régime colonial extrêmement sanguinaire au Congo. En 2020, en Belgique, en plein mouvement Black Lives Matter, plusieurs statues de Léopold II sont vandalisées et déboulonnées. Son descendant, le roi Philippe, a publiquement dénoncé «des actes de violence et de cruauté» perpétrés lors de la colonisation du pays d'Afrique sous Léopold II. Depuis leur édification, les serres royales de Laeken sont interdites au public et génèrent donc un imaginaire sur lequel s'appuie l'artiste pour cette œuvre. Reconstitution fictive d'un herbier pouvant être celui de la partie congolaise des serres royales, cette œuvre est une réaction directe à l'histoire coloniale du bâtiment. Elle marque aussi l'intérêt de l'artiste pour le végétal comme élément politique et vivant, véhicule d'histoires.

Nénima, 2021

Vidéo couleur sonore HD 16/9, 11', prêt Anna Safiatou Touré

Nénima est une ballade sensorielle que l'artiste déploie à partir des récits de sa mère sur son pays natal - le Mali - et l'univers fantasmé qu'elle se construit au fil du temps. C'est une invitation au voyage dans un espace ambigu, à la frontière du réel. Il peut évoquer l'espace prénatal : empreint de sonorités, d'atmosphères, d'images floues et diffuses perçues depuis l'intérieur. Le Dgéba, la langue de narration inventée et construite par l'artiste, crée un mélange de mots, de sonorités, mais aussi de clichés venus d'un ailleurs.

Un ouvrage avec lexique et traduction accompagne la vidéo. Avec *Nénima* l'artiste crée un espace reposant, proche des images mentales, dans lequel trouver un refuge.



Nénima, 2021 © Anna Safiatou Touré

Julie Kieffer

Julie Kieffer est née en 1989 à Évian, diplômée de la Villa Arson à Nice en 2016, elle vit et travaille entre Lyon et Clermont-Ferrand.

Julie Kieffer conçoit essentiellement des installations qui lient espace réel et espace fictif. Son regard se pose sur des paysages qu'elle appréhende et transpose en installations. L'espace architectural dans lequel ses installations prennent place permet de créer un cadre et un fond. L'installation est pour elle le fragment d'un environnement plus vaste et fictif qui repose sur l'architecture qui l'accueille. Son travail est réalisé par strates, en partant du sol ou du mur comme base et en superposant des plans ou des scènes. Les compositions peuvent être perçues comme des images, du fait d'un mouvement d'aplatissement qui les structure. L'artiste compare son travail tridimensionnel à des natures mortes.



Étendards 101216, vue de l'exposition à la Villa Arson, Nice © Julie Kieffer

Étendards 131222, 2016-2022

Tissus, baguettes de bois, dimensions variables, prêt Julie Kieffer

Les éléments qui constituent *Étendards* sont posés dans un état d'équilibre instable qui suggère d'autres agencements possibles. L'installation semble ainsi toujours prête à se mettre en mouvement.

Ces banderoles colorées, sans slogan, invitent chacun à projeter le fruit de sa revendication, le sujet de sa manifestation contre la fermeture d'une école maternelle, du planning familial, d'un hôpital de campagne, contre l'application d'OQTF (Obligations de quitter le territoire français) abusives, pour les droits des femmes, l'accueil des bateaux de sauvetage, le mariage pour tous ou contre la fermeture d'une usine... Chacun voit dans les étendards sa propre envie de se battre, de se rassembler et de se révolter pour le bien commun, avec l'idée d'une société qui peut s'améliorer grâce à l'action collective.

Chaque objet est placé dans un état d'équilibre instable qui suggère d'autres manipulations, d'autres agencements possibles. Ne pas fixer, ne pas figer, ne pas ancrer sont des principes de circulations. L'œuvre devient multiple, elle s'inscrit de différentes manières dans chaque espaces investis. C'est pour cela que l'artiste choisit de dater chaque installation à sa date de présentation : *Étendards* suivi de la date du vernissage de l'exposition (JJMMAA)

Julie Kieffer considère l'espace qui entoure l'œuvre comme un lieu d'échange d'énergies. L'espace architectural dans lequel l'artiste envisage son installation sert également de cadre et de matière à la fiction. En effet, l'artiste choisit de déplier ou non les étendards en fonction des espaces de monstration, de jouer avec les surfaces et les murs. Les banderoles enroulées sur elles-mêmes, au repos, ne produisent pas les mêmes images, ni les mêmes interprétations que si elles sont déployées en partie ou sur toutes leurs surfaces. L'espace d'exposition ici vient jouer un rôle dans l'appréhension de l'œuvre et de ce qui l'entoure.

Nicolás Combarro

Nicolás Combarro est né en 1979 à Coruña en Espagne, il vit et travaille à Madrid. Il conjugue diverses activités : artiste visuel, cinéaste et commissaire d'exposition, il donne régulièrement des cours dans plusieurs écoles d'art et universités en Espagne. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en Espagne, en France et dans le monde.

Sa pratique artistique s'articule autour de la relation entre l'architecture et son contexte social. Il utilise la photographie pour capturer les interventions qu'il réalise dans des espaces architecturaux singuliers. Par le biais de différentes pratiques artistiques (peinture, sculpture, installation), il modifie ces lieux pour générer de nouveaux espaces qu'il documente ensuite en grands formats photographiques, permettant au spectateur de s'appropriier l'espace initial. Ses travaux récents ont porté sur l'architecture de lieux de répression en Espagne, avec une attention particulière aux camps de concentration tout en étendant ses recherches à d'autres architectures pénitentiaires. Ce travail lui permet de mettre en lumière une partie de la mémoire historique que contiennent ces lieux.

ST (Carabanchel I), 2022
Volume résine et ciment, 40 x 40 x 30 cm environ

ST (Castuera I), 2022
Volume résine et ciment, 40 x 40 x 30 cm environ

ST (Castuera II), 2022
Volume résine et ciment, 40 x 40 x 30 cm environ

ST (Carabanchel panopticum I), 2022
Volume fibre de verre et ciment, 150 x 100 x 30 cm

ST (Castuera Steps), 2022
Photographie laser sur plaque de Viroc, 60 x 90 cm

ST (Carabanchel panopticum II), 2022
Photographie laser sur plaque de Viroc, 60 x 90 cm

ST (Castuera III), 2022
Volume résine et ciment, 80 x 80 x 80 cm environ

ST, 2021
vidéo 3 canaux, noir et blanc, non sonore, 4'47"

Prêts Nicolás Combarro

L'œuvre présentée pour l'exposition est conçue pour la première fois comme une installation qui rassemble plusieurs éléments autour du camp de concentration de Castuera (Estrémadure) et de l'ancienne prison de Carabanchel, quartier où vit et travaille l'artiste à Madrid :

- Un ensemble de sculptures fait référence à des vestiges encore existants du camp de concentration de Castuera et de la tristement célèbre prison de Carabanchel qui incarne la répression sous Franco comme aucune autre prison en Espagne. Ces sculptures en ciment et en résine sont des interprétations libres réalisées à partir de moulages des ruines de ces lieux.

- Deux photographies de ces sites imprimées sur plaque de ciment. La première, représente le piédestal qui accueillait la grande croix qui surplombait le camp. Les prisonniers, en majorité républicains, étaient contraints d'assister à la messe quotidienne et de chanter l'hymne franquiste. La seconde représente une reproduction du monolithe de la prison de Carabanchel.

- Enfin, la vidéo construite en 3 plans, en projections simultanées est une reconstitution 3D du camp de concentration de Castuera. Déambulation silencieuse dans cet espace vide, lourd et symbolique.



ST (Castuera I), 2022 © Nicolás Combarro



ST (Carabanchel panopticum I), 2022 © Nicolás Combarro



ST (Castuera Steps), 2022 © Nicolás Combarro



ST, 2021 © Nicolás Combarro

Salle 3

Oriol Vilanova

Oriol Vilanova est né en 1980 à Manresa (Espagne). Il vit et travaille entre Barcelone et Bruxelles.

La pratique artistique d'Oriol Vilanova s'est longtemps déployée à partir du matériau visuel offert par un large corpus de cartes postales chinoises et négociées dans les marchés aux puces. Ce corpus a permis à l'artiste de créer des œuvres qui ouvrent une réflexion critique sur l'image, interrogent la sacralisation de certains personnages, lieux, icônes et idées reçues. Son approche conceptuelle est basée sur la répétition et l'exagération à travers des installations minimales et des performances. Son travail a également une dimension littéraire et romanesque qui s'empare de thèmes tels que l'immortalité, les relations au temps, la mémoire et l'histoire ou l'héroïsme. Son œuvre affiche une puissante présence esthétique, le plus souvent dans des installations méticuleusement orchestrées et des objets sculpturaux nuancés.

Plus ami qu'ennemi (Mas amigo que enemigo), 2022

Présentoirs à cartes postales, câbles, ampoules, prêt Oriol Vilanova

Avec cette nouvelle œuvre, conçue pour l'exposition, l'artiste prend le contre-pied d'un espace rempli d'images pour jouer sur l'image mentale, pointer la construction d'un paysage personnel, d'un ailleurs, celui de l'autre côté des frontières. La carte postale, objet populaire, symbole de voyage et de déplacement, de pensée pour l'autre, est présente par son absence. L'installation contemplative, lumineuse, permet à tous de se projeter en fin d'exposition dans ce qui restera comme un point rouge dans la nuit, pour chacun.



Celebration, 2021, présentoirs motorisés avec des cartes postales © Oriol Vilanova, courtesy galeria Elba Benítez, Madrid

Entretien avec Émilie Flory

réalisé par Melina Nuñez Larrañaga, à propos

de l'exposition et sur le métier de commissaire indépendante

Nevers/Manosque, novembre 2022

Tu travailles dans plusieurs villes en France et à l'étranger, Marie-Frédérique Hallin te définit dans son texte pour L'été photographique de Lectoure comme « Tête chercheuse et voyageuse ». Quelle est la place des voyages dans les textes que tu écris, les expositions que tu conçois et les différents projets dans lesquels tu t'investis ?

Cette définition de Marie-Frédérique m'a surprise et m'a plu également, parce que je ne me voyais pas comme cela. Mais en effet, depuis presque 8 ans maintenant, je suis plutôt nomade entre San Francisco, Bruxelles, Bordeaux, Paris, Madrid, Toulouse, Limoges, Tolède, Genève... et quelques moments de pause, aussi, entre deux migrations !

Les voyages sont donc importants pour moi, oui ; les lieux comptent et surtout les rencontres : les gens, amis, artistes, partenaires. J'ai la chance de pouvoir faire beaucoup de visites d'atelier et de créer des liens et des habitudes de regards avec des artistes et acteurs culturels très différents.

Les voyages permettent de s'inscrire dans la vie d'une ville, d'un pays, de s'ouvrir à des habitudes nouvelles, d'adopter de nouveaux mots et expressions. Ce sont des histoires esthétiques et plastiques singulières qui jaillissent de ces rencontres et de mes voyages. Je garde de mon éducation un goût et une curiosité pour l'Autre, pour la découverte des ambiances, des atmosphères, des gastronomies aussi. Lorsque j'arrive dans une nouvelle ville — surtout dans un pays qui n'est pas le mien — je vais dans les épiceries, les supérettes, regarder un peu les produits, les couleurs, les odeurs, la symphonie de la ville ou du pays en somme, avant d'aller visiter les expos ! La musique m'inspire beaucoup, elle est présente pratiquement tout le temps dans ma vie. Cela transparait aussi dans mes textes et mes projets, comme ici avec le titre de l'exposition par exemple.

Nous travaillons ensemble depuis plusieurs mois maintenant et je constate que tu parles souvent de rencontres. Mais si on pense à la Covid, l'autre était considéré comme un danger mortel, pourquoi les rencontres sont si importantes pour toi et pour ton travail ?

Pendant la Covid, oui, effectivement, l'élan général a été un peu recouvert de suspicion. Ceci dit, je n'ai jamais considéré les autres comme un danger, même pendant cette période. C'est pour cela que cette exposition

s'appelle *Un point rouge dans la nuit* parce qu'il s'agit de quelqu'un : "il faut que cela soit quelqu'une ou bien quelqu'un" comme le chante Bertrand Belin. Pour moi, cela a été plutôt le symbole de ceux qui étaient de l'autre côté des frontières que je ne pouvais plus traverser. En Espagne où j'étais 2 jours avant le 1^{er} confinement et où je devais retourner 10 jours après et en Belgique où je vivais en février 2020...

Tout était noir, immobile et silencieux, ce point rouge dans la nuit était rassurant (pour moi), parce qu'il y a quelqu'un, là, même si on ne peut pas le voir, le toucher ou s'en approcher. Les amis et les amours lointains, les artistes ; nous étions là — avec nos projets figés et suspendus — nous étions émotionnellement et symboliquement là aussi, malgré l'éloignement. Et par extension, évidemment, ce point rouge dans la nuit symbolise aussi les humains qui cheminent pour fuir et passer les frontières, quitter, migrer pour survivre. Impossible pour moi de ne pas y penser. Cela rejoint mes préoccupations professionnelles, politiques et sociales.

La rencontre est importante dans ce que nous nous apportons les uns les autres, dans la richesse de pensée, de réflexion, de nourriture intellectuelle mutuelle. Ce qui compte est aussi la façon de se rencontrer, comment on se plaît, on se reconnaît et on décide de prendre soin de ce qui nous lie.

Irma, Sonia, Nicolás et Carlos sont des artistes que je connais depuis 2017. Cinq ans que nous nous voyons régulièrement, que l'on s'informe de nos projets, que l'on a plaisir à débattre, à partager nos pensées et projets, à manger et boire ensemble aussi ! Avec d'autres artistes de l'exposition, les rencontres sont plus récentes, comme Anna — que j'ai rencontrée il y a 3 ans quand elle était encore étudiante à La Cambre — ou Julie et Oriol, il y a un peu plus d'un an. Cela ne change rien à l'envie de travailler ensemble et de construire quelque chose. Je ne conçois pas mon métier de commissaire et critique sans ces temps de rencontres et d'échanges, une fidélité dans les regards et la parole, une nécessité solide dans la relation intellectuelle, artistique, philosophique et émotionnelle.

C'est une chose invisible pour les visiteurs, impalpable, pour autant notre relation est ce qui fait que l'exposition trouve sa cohérence et sa générosité, au-delà d'un ensemble d'œuvres les unes à côté des autres.

À ton avis, quelle est la clé pour une exposition réussie ?

Pour moi une exposition crée une histoire, une promenade, une ambiance ou des réflexions à partir des œuvres mises en regard. Elles viennent en dialogue les unes avec les autres, c'est là aussi une rencontre qui vient produire autre chose. C'est la différence entre une exposition monographique qui permet d'embrasser l'univers d'un artiste sur plusieurs années de travail d'avec une exposition collective dans laquelle le commissaire propose des ping-pong

et des mises en relation entre des univers, d'œuvre à œuvre pour créer autre chose, une autre histoire.

Par exemple, si on visite une exposition monographique d'Irma, il est fort possible que le premier sentiment soit d'entrer dans son univers par la forme, l'abstraction, le constructivisme et le minimalisme. Pour l'exposition au BO, mettre ses œuvres en regard de celles de Sonia et de Belén apporte une fiction. Le travail d'Irma porte sur le monde occidental, sur l'utilisation de matériaux, c'est un regard sur la société. Il est politique, mais ce n'est pas ce que l'on voit immédiatement, formellement. En revanche, l'associer aux œuvres clairement engagées de Nicolás, d'Anna, de Julie, pas si loin de celles de Carlos — beaucoup plus baroques — et d'Oriol — dans ce qu'elles disent «d'images manquantes» — permet de révéler davantage l'engagement politique et sociétal de cette artiste. C'est tout l'intérêt pour un commissaire de créer la circonstance d'un autre récit, de révéler de nouvelles observations. De la même manière, la confrontation entre les œuvres sobres de Nicolás sur les camps d'enfermement et les prisons franquistes et celles de Carlos — qui débordent de couleurs, de musique populaire et de formes, très bavardes — me plaît. Parce que cette entente est inattendue, deux chemins radicalement différents pour traiter des politiques répressives et autoritaires.

Pour répondre à ta question, je ne sais pas vraiment ce qu'est une exposition réussie. Mais je sais ce qu'est une exposition pas réussie !! (Rires)

Comment as-tu pensé la construction de cette exposition ? Comment cette idée est née dans ton esprit ?

C'est amusant que tu me poses cette question, parce que c'est la première fois que ça a été complexe pour moi. C'est la première fois que je construis les choses à l'envers. D'habitude, j'ai envie de dire quelque chose, il y a un sujet, une réflexion qui vient et à partir de laquelle je pense à un ou deux artistes autour desquels je tisse mon projet.

Probablement parce que l'invitation par Florence de Mecquenem a été lancée avant la pandémie, et que rien n'a été tout à fait pareil après. Cela a radicalement changé le projet. Au départ c'était contextuel, Pau est aux pieds des Pyrénées, interroger ce qui se passe artistiquement de l'autre côté de la montagne m'intéressait. D'autant plus qu'après la résidence de recherches curatoriales réalisée grâce au CAPC et à La Casa Encendida, j'ai vécu 2 mois à Madrid et fait plus de 75 visites d'ateliers et rencontres de la scène artistique. C'était donc logique pour moi de travailler et présenter des artistes espagnols.

Mais avec la pandémie, l'histoire et la frontière ont fait écho aux questions politiques qui me traversent. Comment regarde-t-on les autres, comment les accueille-t-on, comment se battre pour sa liberté, s'insurger et avoir l'impression de ne pas être tout seul ? *Un point rouge dans la nuit*. Plus le temps avançait, plus je sentais que cela n'avait plus de sens d'exposer uniquement la scène madrilène contemporaine. C'est pour cela que j'ai invité Oriol, il est espagnol et vit à Bruxelles, Anna est franco-malienne et vit à Bruxelles et Julie est française et vit en Rhône-Alpes. C'est aussi cela cette exposition : la rencontre et la circulation, comme celle des cartes postales d'Oriol !



Premier pas à Nave Oporto, visite d'atelier Sonia Navarro, 07/06/2017 © Emilie Flory

Y a-t-il une thématique dans
Un point rouge dans la nuit ?

Non, je n'aime pas les thématiques. Pour autant il y a toujours un ou deux sujets dans mes expositions, qui valent ; des sujets différents abordés, évoqués mis ensemble qui viennent créer une histoire, une traversée. Les visiteurs sont aussi là pour faire leur exposition, leurs propres expériences. Chacun fera ce qu'il ou elle veut — lire et regarder précisément ou pas — ils peuvent donc passer à côté de mon propos et ce n'est pas grave tant qu'ils s'émeuvent, réagissent, s'amusent, s'interrogent, repartent avec des questions ou des envies, des colères ou des larmes de joie.

Certaines œuvres de l'exposition vont venir en écho avec leur histoire, celle de leurs grands-parents, avec un voyage, avec une émotion d'enfance, une poésie, un amour des mots, des formes. C'est aussi cela la richesse et la puissance de l'art.

Je ne suis pas là pour raconter une histoire précise, il y en a plusieurs qui sont entremêlées, chaque artiste a aussi son travail et son individualité ; la mise en dialogue en crée d'autres, et enfin chaque visiteur repart avec ce qu'il en garde.



Première fois à Mala Fama et Nave Oporto, 5 juin 2017 - Merci à Miguel-Angel Torno pour un pied dans la nouvelle famille © Emilie Flory

Cette exposition est pensée en lien avec La Chapelle Saint-Jacques centre d'art contemporain qui invite également Emilie Flory pour un commissariat en mars 2023. Certains artistes de la scène espagnole feront partie des deux expositions à Billère et à Saint-Gaudens, le long de la ligne pyrénéenne.

N'hésitez pas à découvrir l'Extra de l'exposition en ligne sur le site du BO pour découvrir plus de contenus.

Merci

Ce projet a pu être mené grâce aux artistes, à l'équipe du BO et à Melina (igran aprendiz!), je les remercie. Merci aussi à Magalie Meunier, Hervé Charles et David de Beyter de m'avoir présenté Julie et Anna Safiatou. Et por fin, un grand merci à Tania Pardo, María Inés Rodríguez, Marta Rincón de l'Acción cultural española, María Eugenia Álvarez d'Open Studio Madrid et Andrea Pacheco de Felipa Manuela (Madrid) qui m'ouvrent la porte des studios d'artistes en Espagne depuis 2017.

Rendez-vous

rencontre :

lun. 12/12, à 18h, École supérieure d'art et de design des Pyrénées, Pau

visite guidée et atelier créatif - 16h :

17/12, 21/12, 28/12, 07/01, 04/02, 08/02, 15/02, 18/03